



ISSN 1774-7988

ISSN en ligne : 2261-3455

La transgression dans *Charlot aime Monsieur* de Stéphane Lambert

Wiesław Kroker

Université de Varsovie, Pologne
w.kroker@uw.edu.pl

ORCID ID: 0000-0002-0008-449X

Reçu le 15-07-2019 / Évalué le 07-11-2019 / Accepté le 01-12- 2019

Résumé

Stéphane Lambert publie en 1997 un récit fictionnel d'inspiration autobiographique *Charlot aime Monsieur*, l'histoire d'une relation amoureuse entre un garçon de 10 ans et un homme adulte. Le narrateur n'y porte jamais de jugement de valeur explicite sur la liaison qu'il présente plutôt comme une histoire banale, cependant cette banalité apparente est subvertie par des choix narratifs et stylistiques qui permettent au lecteur de détecter une prise de distance auctoriale. En 2013, Lambert apporte un éclairage complémentaire au texte de 1997 dans le récit autobiographique *Mon corps mis à nu*, sans pour autant accepter les termes tels que « viol » pour qualifier l'histoire de Charlot et de Monsieur. Le traitement autobiographique du phénomène montre avec force que le concept de transgression ne peut avoir qu'une valeur relative : un texte est transgressif pour certains lecteurs dans certains contextes particuliers.

Mots-clés : transgression, pédophilie en littérature, autobiographie

Transgresja w powieści *Charlot aime Monsieur* Stéphane'a Lamberta

Streszczenie

W 1997 r. Stéphane Lambert opublikował inspirowaną własną biografią krótką powieść *Charlot aime Monsieur* (Karolek kocha Pana) o romansie dziesięcioletniego chłopca z dorosłym mężczyzną. Narrator nigdy nie formułuje ocen tego związku, przedstawiając go raczej jako banalną historię, jednak tę pozorną banalność podkopują zabiegi narracyjne i stylistyczne, które sugerują autorski dystans. W 2013 r. w autobiograficznym tekście *Mon corps mis à nu* (Moje obnażone ciało) Lambert powrócił do tych wydarzeń, rzucając na nie nowe światło, odżegnując się wszakże od takich określeń jak „gwałt” w opisie „romansu” między Karolkiem i Panem. Autobiograficzny charakter obu tekstów wyraźnie pokazuje względność pojęcia transgresji: tekst jest transgresyjny dla niektórych czytelników w określonych warunkach.

Słowa kluczowe: transgresja, pedofilia w literaturze, autobiografia

Transgression in Stéphane Lambert's *Charlot aime Monsieur*

Abstract

Stéphane Lambert published in 1997 a novella (fictional but of autobiographical inspiration) *Charlot aime Monsieur* (Charlot loves Monsieur), the story of a romantic relationship between a 10-year-old boy and an adult man. The narrator never makes an explicit judgment on the connection which he rather presents as a banal story, however this apparent banality is subverted by narrative and stylistic choices which allow the reader to detect an auctorial distance. In 2013, Lambert shed additional light on the 1997 text in the autobiographical story *Mon corps mis à nu* (My body laid bare), without accepting terms such as “rape” to describe the story of Charlot and Monsieur. The autobiographical treatment of the phenomenon strongly shows that the concept of transgression can only have a relative value: a text is transgressive for certain readers in certain particular contexts.

Keywords : transgression, paedophilia in literature, autobiography

En 1997, Stéphane Lambert publie un récit qu’il intitule *Charlot aime Monsieur*. Il y raconte l’initiation sexuelle d’un garçon de 10 ans par un homme de 25 ans. Dire ici « initiation sexuelle » peut paraître scandaleux aux yeux de certains, c’est pourtant en ces termes que l’affaire est présentée dans le livre. L’auteur y adopte la perspective du garçon qui semble accepter la situation et la vivre, apparemment, comme une histoire d’amour qui lui permet de faire des découvertes importantes sur la vie et sur son corps et de goûter des plaisirs nouveaux et intenses. En effet, les choses sont présentées comme une histoire d’amour, certes secrète, mais banale, avec ses plaisirs, ses joies et de la jalousie, amour où aucun geste n’est forcé. La fin de la liaison vient de l’extérieur mais sans grand drame : les relations de Monsieur avec d’autres enfants sont exposées au grand jour et le prédateur est écarté.

L’indication générique de « récit » suggère qu’il s’agit d’une histoire autobiographique, même si le lecteur ne manquera pas d’observer que l’auteur ne s’appelle pas Charlot. Il s’agirait donc d’un texte hautement autobiographique, probablement au moins un peu fictionnalisé. On peut comprendre que ce choix témoigne d’une première mise à distance, par l’auteur, d’une expérience qui a été à la fois cruciale, formatrice, traumatisante ou pour le moins ambiguë, et difficile à interpréter. Pour le lecteur, il est impossible de ne pas la lire comme dramatique et répréhensible, cependant force est de constater que le texte laisse peu de place à ce type de lecture. Or, « peu de place » ne veut pas dire que cette place est nulle, seulement tout ce qui dans le récit peut étayer un éventuel effarement du lecteur n’est pas explicitement formulé et est à chercher entre les lignes.

Quelles sont donc, à côté de l'ambiguïté générique autobiographie/fiction, les autres procédés de mise à distance ou de complexification des situations évoquées ?

L'élaboration d'une mise à distance narrative

D'abord, il faut citer la construction très particulière du narrateur. Mené à la troisième personne (avec d'occasionnelles manifestations d'un « nous ») et presque exclusivement du point de vue de Charlot, le récit adopte pourtant à deux reprises (deux phrases en tout) la perspective de Monsieur - une sortie, assez inexplicable, du champ de vision et de conscience du garçon (qui ne peut être que mise sur le compte du narrateur adulte), sans que les deux phrases contiennent, par exemple, un jugement de valeur ou laissent percer une critique. Nous lisons ainsi d'abord : « Monsieur a vu Charlot déguisé en Charlotte. Il est trop tôt sans doute pour savoir ce qui se passait dans sa tête à ce moment-là » (Lambert, 2015 : 29). Et plus loin, quand, lors d'un événement sportif, Monsieur emmène Charlot dans un vestiaire désert, le fait asseoir sur le bord d'un lavabo et l'embrasse : « Et une image s'immisce clairement dans les pupilles de Monsieur : celle de Charlot enlaçant son premier amour » (Lambert, 2015 : 57). Ces deux remarques, qui jurent de manière criante avec le reste de la narration, semblent inviter le lecteur à se poser au moins la question de la responsabilité de Monsieur (par ailleurs, répétons-le, non thématifiée dans le texte).

Il convient de signaler aussi un autre procédé, celui-ci cependant, contrairement au précédent, omniprésent : le langage adopté et le peu de réflexions de Charlot citées dans le texte ne sont pas ceux d'un garçon de dix ans. C'est à ce niveau que la distance entre le narrateur et l'histoire est la plus marquée et doit se lire, nous semble-t-il, comme une mise en évidence de l'imaturité du protagoniste enfantin lequel ne dispose même pas de langage pour conceptualiser et nommer ce qui lui advient. Voici un passage, à titre d'exemple :

Charlot dit qu'il fréquente Dieu. Charlot dit aussi que Dieu n'existe pas. [...] C'est à ce moment précis qu'il a les yeux bleus et qu'il prononce les mots d'athéisme mystique. Il sait que c'est vrai, qu'on ne peut se résoudre à une autre appellation. Charlot croit en l'inexistence de Dieu et c'est de cette absence qu'il extrait son mysticisme. (Lambert, 2015 : 14).

Enfin, le lecteur sera sensible à la présence, dans le récit, de quelques images (encore une fois, très peu nombreuses) qui dégoulinent de sang et par là même peuvent s'imposer comme des métonymies de la situation où se trouve le garçon ; il se peut (mais ceci suit une hypothèse que le texte ne permet pas de vérifier avec toute certitude) qu'elles disent la vérité des réactions psychiques de Charlot,

laquelle vérité ne trouve cependant aucun autre reflet dans le langage et les pensées du garçon. Ainsi, dans les premières pages :

Charlot a des expériences diverses qu'il ne peut pas toujours raconter. / Il croit se souvenir - était-ce dans une autre vie ? - d'un sexe d'homme, dur. Ensanglanté. Sa main était moite. Et rouge. Il ferme les yeux - est-ce l'effet de son imaginaire ? Il pense aux vampires qui ont les dents longues. (Lambert, 2015 : 16).

Ce passage est d'autant plus surprenant qu'il apparaît avant même que la première rencontre entre Charlot et Monsieur soit évoquée et que commence le récit chronologique de leur « affaire ». Ailleurs, vers la fin, le lecteur tombe sur une autre image de violence, tout à fait analogue :

Un rongeur court sur le sol. [...] La souris défaille [...]. Elle se ramollit, se vide de son sang. Elle s'aplatit sur le sol : un tapis de fourrure dans un bain de sang. Le chat rôde. Charlot dirige son regard vers lui. Ses babines sont rouges. (Lambert, 2015 : 56).

Quelques autres passages méritent d'être relevés dans la même perspective d'une prise de distance narrative et de l'invitation à une lecture critique de l'expérience vécue par Charlot, passages dans lesquels la réticence du narrateur à porter des jugements de valeur est encore plus poussée puisqu'ils peuvent facilement passer pour tout à fait neutres, mais se prêtent aussi, pourtant avec moins d'évidence, à une lecture accusatrice.

Ainsi, après la première scène d'intimité entre le garçon et l'adulte, lisons-nous : « Charlot a dix ans. Il aimait, sans destinataire. Aujourd'hui il n'a plus d'âge. Il aime Monsieur » (Lambert, 2015 : 32). Les mots « il n'a plus d'âge » peuvent être compris comme : « ce qui vient de lui arriver n'est pas de son âge ». Et plus loin :

Charlot s'anéantit quand il voit Monsieur. Son amour le recouvre et sa personnalité s'efface. Charlot pense qu'il devrait parler. Mais quand Monsieur lui parle dans le creux de l'oreille, il oublie qui il est et aime Monsieur. Oui, Charlot s'oublie dans ces moments-là. Il ne s'affirme plus. Tout son moi se tait et il offre son corps. (Lambert, 2015 : 38).

Ou encore : « À présent, le vide a un visage défini : celui de Monsieur » (Lambert, 2015 : 40). Ce qui, dans ces extraits, semble être l'évocation de l'abandon de l'amoureux en présence de son bien-aimé peut aussi être interprété comme la mise en scène d'un être privé de volonté et subissant les gestes et les actes de quelqu'un contre qui il n'a aucun moyen de se défendre. Soulignons cependant cette donnée fondamentale : le récit de Lambert se tient constamment sur un fil ténu qui sépare

les deux lectures - celle, se mettant faussement en avant, qui voit dans le texte une histoire d'amour peu orthodoxe, et une autre, moins évidente, qui brise cette neutralité impassible et ferait crier au scandale.

L'explicitation rétrospective des enjeux du texte

Charlot aime Monsieur a trouvé un complément et une continuation dans *Mon corps mis à nu*, récit incontestablement autobiographique que Stéphane Lambert a publié en 2013. L'auteur y raconte, à la première personne, l'histoire complexe du rapport à son corps où l'expérience de l'initiation précoce occupe une certaine place, loin d'être centrale d'ailleurs, la question fondamentale, dans ce texte, étant l'homosexualité. L'adoption de la perspective qui est ouvertement celle de l'homme adulte (en 2013, l'auteur a 39 ans) nous permet de mieux comprendre et de mieux situer l'affaire de Charlot. Certains aspects de son comportement qui, dans le récit de 1997, n'étaient que suggérés, sont ici explicités. On y trouve, par exemple, la description de l'état psychique du garçon qui, dans les moments d'intimité avec Monsieur, tout en acceptant les caresses (qu'il désire, quant à lui, aussi), est passif et comme sidéré :

Et quand sa main, la première, s'est posée sur mon corps, je ne savais pas où elle allait, j'étais à l'écart [...]. Mon corps fut désormais à sa merci, il lui était donné, et alors que les sensations remontaient jusqu'à moi, mon regard observait attentivement les gestes qui les provoquaient, une paralysie m'empêchait de bouger, j'étais aphone, je me pliais aux caresses offertes, sans contrepartie [...]. (Lambert, 2013 : 35-36).

Les termes utilisés par Lambert sont tout à fait éloquents. Insistons cependant sur les mots « sans contrepartie » qui disent sans ambages le déséquilibre essentiel sur lequel cette relation repose et l'impossibilité, pour la jeune victime, d'y trouver son compte.

Dans le même esprit, l'auteur propose un autre commentaire de ses rapports avec Monsieur, recourant cette fois à des termes encore plus dramatiques :

[J]'étais scindé, divisé ; et aucun truc n'expliquait comment me recoller. Je n'en menais pas large. [...] [J]'étais abasourdi par mon désir, effrayé par la langueur dans laquelle se vautrait mon corps, je faisais semblant d'assumer, je me blessais / je me plaisais en sa compagnie, j'étais bien et mal, j'étais torturé et attendri, car quelque chose se passait que je n'avais pas vu venir, quelque chose dont je ne pouvais rendre compte qu'à moi-même [...]. [L]es deux êtres qui me constituaient n'arrivaient pas à se mélanger, impossible chimie [...]. (Lambert, 2013 : 41-42).

C'est aussi par un effet de contraste que *Mon corps mis à nu* éclaire le récit précédent, notamment dans l'évocation de la rencontre avec celui qui sera le premier homme dont le narrateur tombe amoureux à l'âge adulte (à environ 20 ans). Ici, toute une série de termes s'oppose à la passivité de Charlot :

Seconde vertigineuse avant le premier baiser. [...] [Les lèvres] se sont rapprochées. Résistent l'une à l'autre, comme deux gladiateurs en position de combat [...]. Et brusquement ça y est. Le contact. [...] Deux forces fusionnant en un seul noyau. Le désir de L. rejoint le mien, renforce l'intensité du baiser. Tout de suite, le processus s'était enclenché. Alors que nous ne savions rien de nous. Sinon cet infime détail que nous avons commencé à nous aimer. (Lambert, 2013 : 109).

Mettons l'accent, dans l'extrait cité, sur l'égalité des forces, sur le même poids des combattants, ainsi que sur la mise en place d'un « nous » qui dit tout autant l'ignorance initiale partagée (« nous ne savions rien de nous ») que l'union de deux sujets à part entière (« nous avons commencé à nous aimer »). Ce passage en particulier (mais peut-être l'ensemble de *Mon corps mis à nu*) révèle, par contraste donc, l'un des sens des choix narratifs adoptés dans *Charlot aime Monsieur* que nous avons déjà commentés ci-dessus : l'usage de la troisième personne grammaticale et une certaine hétérogénéité narrative du personnage de Charlot dans la tête de qui nous sommes en principe sans pour autant saisir vraiment ses pensées. Ces deux procédés traduisent l'écart entre Charlot et les expériences qu'il vit, l'inadaptation du garçon à ce genre d'expériences et l'impossibilité dans laquelle il se trouve de les affronter, de les comprendre, de les contrôler au moins en partie. Être foncièrement immature et inachevé, pas encore tout à fait constitué en sujet social et linguistique autonome, Charlot est perdu et, en fait, il subit ce qu'on lui fait plutôt qu'il n'y participe, même s'il en tire un plaisir qu'il voudrait interminable.

Pour qui le texte est-il transgressif ?

Au moment où il s'agit de transgression « morale », et non esthétique, toute tentative de déterminer le caractère transgressif d'un texte littéraire conduit au bout du compte à la question de savoir pour qui le texte serait transgressif. Dans le cas des deux récits de Stéphane Lambert, nous avons laissé de côté, en particulier, l'homosexualité déclarée de l'auteur (ainsi que du narrateur et du protagoniste). C'est que cet aspect des deux textes ne nous paraît pas transgressif, l'homosexualité ne nous paraissant pas telle. Pourtant nous sommes tout à fait conscient qu'il y a des lecteurs pour qui il n'en va pas de même. Dans une concurrence entre ces deux aspects potentiellement transgressifs des textes commentés ici, nous avons opté

pour la pédophilie qui, en effet, est la pratique - pour le dire d'une façon discutable et peut-être même transgressive en soi - la moins consensuelle. Si donc nous l'avons préférée ici à l'éventuelle transgressivité de l'homosexualité, c'est avant tout parce que Stéphane Lambert lui-même situe ses deux textes dans l'horizon du tabou de la pédophilie, qui - nous semble-t-il - est aujourd'hui bien plus fort dans le monde occidental. (Cependant il nous rappelle un exemple d'un autre traitement de cette question dans la Grèce antique - voir Lambert, 2013 : 45).

Il semble que la sortie de ce cercle de jugements moraux toujours relatifs à un système de valeurs serait à chercher dans une approche sociologique et dans une réflexion sur les discours qui portent sur la pédophilie ou sur l'homosexualité. Cependant, sur un plan plus général, l'attitude de Stéphane Lambert, telle qu'il l'adopte dans *Charlot aime Monsieur* et dans *Mon corps mis à nu*, est emblématique du rôle de la littérature comme pratique anti-discursive ou, comme le dirait par exemple Marc Angenot¹, comme le lieu (un discours de second degré) où les discours sociaux se confrontent et se mettent à l'épreuve les uns des autres. Le texte littéraire permet que cette confrontation se fasse d'une manière particulièrement intéressante car il est para-doxal, c'est-à-dire qu'il donne la priorité à la nuance sur les manières de pensée convenues et figées.

Dans *Mon corps mis à nu*, Stéphane Lambert nous invite expressément à ne pas considérer l'expérience de Charlot comme un viol et refuse de la qualifier de blâmable :

[J]e pourrais m'en tenir à ce qui convient à la morale, renoncer à ce que ma paresse me décourage d'aller rechercher, oui je pourrais me contenter de la version officielle, mais il m'est impossible de faire autrement, je dois lutter contre les balisages, pour que l'écrit ait un sens, j'évacue les balivernes, il y a toujours plus que ce que l'on croit derrière le récit des histoires passées, bien plus que ce que l'on ne veut admettre, des grottes aux parois parsemées de signes apparemment indescritibles. Il faut se méfier de toute synthèse. (Lambert, 2015 : 47).

De « balisages » en « balivernes », les inévitables (et nécessaires) « synthèses » que toute société se construit et manie souvent sans précautions incitent l'écrivain à les déconstruire ou, pour le moins, questionner. Dans ce sens de dépassement de la frontière du figé (sens proche de l'étymologie du mot « transgression »), la littérature est toujours transgressive pour autant qu'elle refuse de reconduire et/ou de conforter les discours dominants. Stéphane Lambert est certainement un auteur qui refuse toutes allégeances à la doxa. Que ce soit pour des raisons de fidélité autobiographique à son passé ou à cause d'un rejet délibéré de discours

simplificateurs (ce que, dans la dernière citation, il appelle « la version officielle »), avec *Charlot aime Monsieur* il produit un texte critique car se situant à une limite qui permet de mettre en question la notion même de transgression. En effet, ce que la société qualifierait et condamnerait comme actes de pédophilie dont l'auteur aurait été la victime dans son enfance, il le présente comme une expérience qu'il refuse de réduire à ce genre d'étiquette. Il ne refuse pas pour autant d'envisager d'éventuelles séquelles que l'initiation précoce a pu avoir sur son psychisme, mais il semble préférer les considérer comme des suites au sens neutre du terme et non comme des conséquences fatalement fâcheuses. Le pacte de lecture autobiographique (avéré dans le cas de *Mon corps mis à nu*, suggéré et rétrospectivement confirmé dans le cas de *Charlot aime Monsieur*) fait que le lecteur ne peut discuter avec une victime qui refuse d'être considérée comme telle. *Charlot aime Monsieur* met en scène la question de la relativité de toute transgression qui ne peut en être une que pour quelqu'un dans un contexte particulier. La littérature permet une telle mise en question car elle peut s'arrêter et se pencher à volonté sur chaque « quelqu'un » et porter un regard attentif sur chaque « contexte particulier ».

Bibliographie

- Angenot, M. 1992. Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social. In : *La politique du texte : enjeux sociocritiques*. Lille : Presses universitaires de Lille.
- Lambert, S. 2013. *Mon corps mis à nu*. Bruxelles : Les Impressions nouvelles.
- Lambert, S. 2015 [1997]. *Charlot aime Monsieur*. Bruxelles : Espace Nord.

Note

1. Voir, par exemple, Angenot, 1992, en particulier les pages 10-12.